

Notice biographique de Maurice PICHARD

Maurice Pichard est né en 1912, à Poitiers, d'un père notaire. Dernier d'une famille nombreuse, il avait une sœur et trois frères. Ses deux parents décédèrent de tuberculose alors qu'il avait un an et demi.

Les 5 enfants furent recueillis par un frère de leur mère, ancien de Saint-Cyr et Saumur, futur général, qui était alors commandant officier des affaires indigènes dans le Sud Algérien.

Ses frères et sœur, beaucoup plus âgés, partirent rapidement de leur côté et il resta bientôt seul dans ce foyer sans enfant qui l'éleva comme le leur. C'est ainsi qu'il fit ses études secondaires au lycée Carnot de Tunis où il cotoya celle qui, bien plus tard, allait devenir son épouse.

Poursuivant ses études en France, il fit l'Ecole des Sciences Politiques et une licence en Droit puis l'Ecole des Officiers de Gendarmerie. Après sa sortie, comme ses camarades de promotion, ce furent les déplacements en fonction des besoins, qui lui firent, notamment, recevoir les réfugiés de la Guerre d'Espagne au Boulou (où ils furent infiniment mieux reçus par la France qu'une certaine propagande veut le faire croire actuellement) ou séjourner à Sétif, en Algérie, petite bourgade qui allait connaître un soulèvement sanglant en 1945, le 8 Mai, à l'occasion de la fin de la guerre, soulèvement qui annonçait la guerre d'Algérie.

En septembre 1939, à la déclaration de guerre, il estima que son statut de gendarme ne pouvait lui interdire de prendre part aux combats en première ligne et, faisant jouer toutes ses relations, il obtint d'intégrer le 45ème bataillon de Chars de Combat, en instruction au camp de Satory.

Dès son instruction terminée, ce bataillon fut envoyé sur le front de l'Est où il se battit avec un héroïsme acharné dès l'offensive allemande du début Mai 1940, les cimetières allemands en témoignent encore...

Au sein du bataillon, le lieutenant PICHARD était volontaire pour toute mission de sacrifice et récoltait quelques citations dont celle-ci :

Lieutenant Pichard. « Chef de section de chars dont l'audace, la froide résolution et l'entrain ont été pour tous un magnifique exemple.

Ayant ramené dans les lignes amies son char très sérieusement touché par une arme antichar au cours de l'attaque du 15 Mai, est reparti, à pieds sur le terrain de combat pour suivre et diriger l'attaque de ses chars subordonnés.

Volontaire pour 2 autres attaques, les 16 et 17 mai, a rempli sa mission avec la même audace réfléchie, assurant en outre le ravitaillement de l'infanterie sous le feu ennemi »

Citation à l'ordre de l'armée. Croix de guerre avec palme.

Cette citation est intéressante sur le plan technique car elle montre que si les chars français, tant par leur armement que par leur blindage, surclassaient les chars allemands, contrairement à ceux-ci, ils ne pouvaient communiquer entre eux ce qui obligeait les chefs à diriger les manœuvres au pavillon à bras, en sortant de leur tourelle ou, pire folie, en circulant à pied sur le terrain fanion à la main. (Ajoutons à cela que nos chars furent systématiquement utilisés dispersés et sans couverture aérienne et massacrés par la remarquable artillerie antichar allemande, ceci expliquant leur modeste influence sur le sort de la bataille alors que, dans les rares combats chars contre chars, ils démontrèrent régulièrement leur écrasante supériorité...)

Le 13 juin 1940, mon père obtint l'honneur de commander les 3 derniers chars du bataillon pour une nouvelle mission de sacrifice. Après avoir réussi sa mission et en se repliant, à l'entrée d'un petit village, Heiltz-l'Evêque, il aperçut un régiment de fantassins qui faisait halte à découvert, sans soupçonner la proximité de l'ennemi. Immédiatement il se présenta au chef du régiment, (le Colonel Loustanau Lacau, futur ministre de la 4^{ème} République) pour lui proposer de retarder l'avancée de la colonne ennemie le temps que le régiment se mette à couvert. (Il y avait donc encore des débris de l'armée française qui se battaient à 180 km à l'est de Paris alors que ce jour-là les avant-gardes allemandes arrivaient au Château de Vincennes).

Après un début d'engagement très favorable où deux automitrailleuses furent détruites, les allemands mirent en batterie un de leurs remarquables canon de 155 autotracté et les choses ne durèrent guère puisque les deux derniers chars français furent détruits, celui de mon père recevant un obus au joint de la tourelle, celle-ci en s'arrachant broya le chef de char qui, comme c'était le cas à l'époque, devait se tenir debout pour diriger le char et son tir.

Les occupants du 2^{ème} char furent tués sur le coup, mon père agonisa rapidement dans le fossé et son mécanicien, blessé et aveugle, bien soigné par les Allemands, retrouva la vue au bout d'un mois, puis reprit et termina sa carrière dans la gendarmerie.

Ma mère qui, entretemps, avait accouché d'une petite fille sous les bombardements de Poitiers, née prématurément et qui mit 3 mois pour mourir, partit en bicyclette à la recherche de mon père...

En effet, chefs scouts tous les deux, ils avaient mis au point un code qui, dans chaque correspondance, permettait à ma mère de connaître exactement tous les déplacements du bataillon...

C'est ainsi qu'un beau matin de la fin Août, dans un fossé, elle reconnut les bottes de mon père qui émargeaient de la terre (bottes facilement reconnaissables car mon père, souffrant de problèmes de pieds, avait dû se faire faire des bottes sur mesure au lieu des bottes de l'uniforme).

Avec l'aide de quelques habitants du petit village, ma mère pu faire enterrer mon père de nuit, sans l'autorisation des autorités d'occupation...

Je dois ajouter que la mémoire de mon père n'a pas été oubliée par la gendarmerie : jusqu'au départ des Français, la caserne de Sétif porta son nom, actuellement c'est le cas de la caserne de Rosny-sous-bois qui s'appelle « caserne Lieutenant Pichard ».

Au camp de Satory, en face du quartier Capitaine Delpalle (autre ancien du 45^{ème} BCC), dans les salons d'honneur de la gendarmerie, au 1^{er} étage, une vitrine contient des photos de mon père, sa veste et des débris de son char aimablement stockés par des habitants du village d'Heiltz jusqu'à la Libération.

Enfin, dans ce même village, la rue principale s'appelle « rue du Lieutenant Pichard ». Il repose du reste au cimetière du village où l'a rejoint ma mère, veuve inconsolable, en Novembre 2002, plus de 72 ans plus tard, sans avoir cessé un seul jour de penser à lui.

A côté de sa tombe, il y a du reste une plaque à la mémoire de l'équipage du 2^{ème} char qui n'est pas enterré là, les familles ayant souhaité récupérer les corps, comme cela était possible, dans les années cinquante...